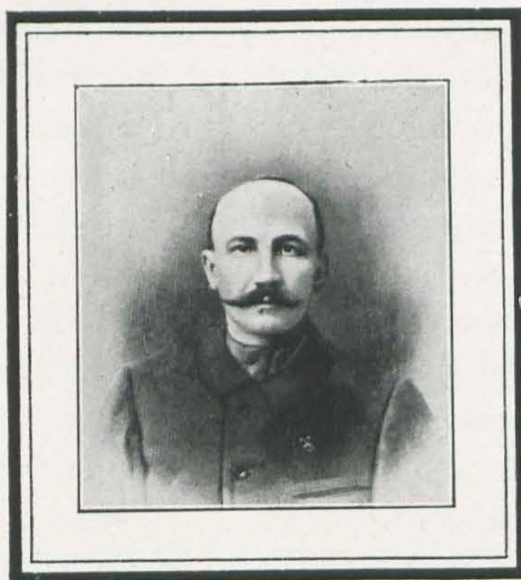




AUGUSTE COTTET

MORT LE 24 MARS 1919, AUX AVENIÈRES (ISÈRE)

Promotion 1904. — Lettres.

Je voudrais, dans ces quelques lignes, faire passer toute l'affection que les cloutiers de la promotion 1904-1906 avaient pour leur major Auguste Cottet.

Lorsque Cottet entra à Saint-Cloud, en 1904, il avait derrière lui une existence déjà longue d'universitaire. Fils de cultivateurs des Avenières, il ne fit que passer dans l'enseignement primaire public, à sa sortie de l'École normale de Grenoble, en 1898. Désireux d'avoir les loisirs nécessaires pour préparer le concours de Saint-Cloud, il accepta d'être délégué en qualité de surveillant à l'École nationale professionnelle de Voiron, de 1899 à 1903, puis d'être nommé maître interne à l'École d'Arts et Métiers de Lille pendant l'année scolaire 1903-1904. Pendant cette période, il se présenta deux fois sans succès au concours d'entrée à Saint-Cloud; et attiré par des études spéciales de géographie, il allait peut-être orienter sa vie dans une autre direction lorsque,

cédant aux conseils de M. Pastouriaux — qui fut toujours son ami — il se décida à essayer une nouvelle fois la chance du concours. Il fut admis brillamment.

A ses camarades de promotion, tous plus jeunes que lui, il apparut, à la rentrée de 1904, comme un cacique vénérable, plein d'expérience et de sagesse. Mais, vite, il nous dévoila les qualités charmantes de son cœur, demeuré très jeune. Loiseau résume très exactement ce que fut Cottet à Saint-Cloud : « Cher et vieil ami Cottet ! Je le revois avec sa figure osseuse, sa moustache coupée court, ses cheveux blonds et déjà rares, qu'il cherchait à conserver par des moyens énergiques et variés ! Il avait l'assurance de l'homme qui a déjà vu et vécu, avec une pointe de méfiance pour les manières habituelles de penser. Au contact des maîtres de l'Université de Lille, son esprit réfléchi s'était encore mûri. Il se méfiait de la vérité simple, couramment admise. Il demeurait inquiet devant l'affirmation de l'évidence apparente ; il se réservait ; et ses camarades se rappellent son geste familier : l'index proche le nez, qui précédait le « mais » restrictif et défiant.

« Il aimait les connaissances fines et rares, à côté des connaissances officielles. Le pittoresque l'attirait, il excellait à trouver et à conter l'anecdote amusante.

« Mais par-dessus tout, il avait la passion de la géographie. Ses maîtres de Lille lui avaient communiqué le feu sacré. A l'École, il se reposait en lisant Suess. Et pour voir ce demi-dieu, pour l'entendre, il avait demandé Vienne comme séjour pendant la durée de sa bourse de voyage. Par un hasard malheureux, Cottet ne trouva pas à Vienne le géographe et la géographie qu'il attendait. Il s'en consola en observant — de quel œil amusé ! — le pays et son mélange de races et d'habitants.

« Ses qualités de cœur étaient hors ligne. Il était généreux et ouvrait fraternellement sa modeste bourse à ses amis. Comme représentant de la promotion, il avait toutes les audaces, et son énergie ne se démentait jamais. Mais pour

lui, il ne demandait rien. Sa richesse, il la portait en lui, en son âme. C'était un modeste, un sage. »

Pendant les vacances de 1905, je fis en compagnie de Cottet un voyage dans l'Odenwald et sur les bords du Rhin. Nous en gardâmes le goût de la langue allemande. Nous ne pensions pas à nous présenter au concours des bourses de séjour, lorsque notre maître, M. Sigwalt, nous y décida, la veille de l'examen. Cottet s'embarqua pour Wiener-Neustadt, et moi pour Weimar. Nous nous retrouvâmes d'abord à Leipzig ; puis Cottet vint fêter avec moi, à Berlin, le 14 juillet de 1907. A chaque rencontre, j'appréciais davantage la solidité de son esprit, qui s'intéressait à tout. Cottet se tenait exactement au courant du mouvement politique et social en Autriche — particulièrement en Bohême — et en Allemagne. J'ai bien souvent regretté que mon ami ne se décidât pas à écrire de son style, à la fois savoureux et délicat, un livre qui eût laissé bien loin derrière lui les vagues relations de voyage, dans lesquelles les Français de l'époque pensaient découvrir l'Allemagne contemporaine.

Au retour d'Allemagne, après un très bref séjour à l'École normale de Besançon, Cottet entre au service de la Mission Laïque, et s'en va, tout seul, fonder une école dans le Fayoum, à Médinet. De ce pays lointain, où il vit à peu près isolé, il envoie à ses camarades les lettres les plus gaies, les plus pittoresques. Il continue à observer les caractères et les mœurs ; il apprend l'anglais ; il travaille énergiquement.

L'année suivante, en 1908, la Mission Laïque l'appelle au lycée du Caire, dont il devient directeur en 1909, et à la tête duquel il reste de 1909 à 1911. A maintes reprises, la Mission Laïque a dit ce qu'elle lui devait. Mais le plus bel éloge de son activité à cette époque, je le trouve dans une lettre d'un de ses camarades de jeunesse, Hugonnier, qui fut quelque temps son collaborateur en Égypte, et qui le jugea à l'œuvre : « Au milieu de difficultés presque insurmontables, avec un zèle de novateur, il a créé de toutes pièces le lycée français. Il fit preuve en cette création d'un dévouement et d'un désintéres-

sement incroyables. Insuffisance des ressources mises à sa disposition, insuffisance des locaux, du personnel, hostilité même d'une partie de la colonie française contre un établissement fondé par la Mission Laïque, telles sont quelques-unes des difficultés qu'il eut à surmonter. Aussi sa santé s'altérait, et c'est pour cela qu'il n'hésita pas à entrer au service du Gouvernement égyptien lorsque l'occasion s'en présenta à lui. Mais là encore il servait les intérêts français, et le lycée qu'il quittait était lancé et assez fort maintenant pour se passer de lui : il ne l'eût pas quitté s'il n'avait eu cette conviction. »

C'est en 1911 que Cottet avait été nommé rédacteur en chef au ministère khédivial de l'Instruction publique. Marié, père de deux enfants, je le revis pour la dernière fois en septembre 1912, dans l'Oisans, où nous passâmes ensemble quelques jours. La vie s'ouvrait devant lui belle et paisible. La guerre allait détruire ce bonheur.

Parti au 222^e d'infanterie dès le début des hostilités, Cottet se bat en Lorraine. Il supporte avec entrain les fatigues et les privations. En décembre 1914, il écrit à la famille Hugonnier : « Ne vous apitoyez pas trop sur mon sort. Je ne couche pas aux tranchées, car mes fonctions de cycliste me retiennent au bureau du régiment, qui est toujours dans un village. Je suis donc privilégié par certains côtés, et je bénéficie ainsi de mon absence de galons. Je me rends utile, et je suis consciencieux dans ce que je fais ; on me demande des choses simples, parce que je n'ai pas de grade, et on me témoigne des égards parce que l'habitude s'en est prise tout doucement, sans doute à cause de mon âge. Nous sommes assez bien nourris. Ernest (Hugonnier) le sera encore mieux dans une popote de sous-officiers ; et du reste il sera promu sous-lieutenant au bout de peu de temps, puis lieutenant ; puis il chantera au retour : Maintenant je suis capitaine

A la tête de cent archers... »

Ainsi, il trouvait la force de badiner, au milieu de ses

souffrances. Car il souffrait... Dans la même lettre, en effet, nous trouvons cette note inquiétante. « Rassurez-vous pour ma santé; ma bronchite, compliquée d'un point de pleurésie, a cédé à une médication sommaire, sitôt que je me suis trouvé au chaud dans un lit; ce n'a pas été grand'chose, puisque je n'ai jamais cessé tout à fait de fumer. Sitôt que je me suis vu en état de marcher, j'ai demandé à sortir de l'hôpital, car la vie de campagne est plus variée et plus gaie que celle des salles d'infirmierie. »

Ce « point de pleurésie »..., là était le défaut de la cuirasse.

Nommé sous-officier, puis interprète d'anglais dans un corps étranger, il est intoxiqué par les gaz et évacué en avril 1918. M^{me} Cottet m'a dit elle-même la triste fin : « Quand je suis allée le voir au Puy où il avait été évacué, il était à peine remis d'une pneumonie, et je l'ai trouvé bien amaigri. Mais il ne se sentait pas gravement atteint, et s'il avait pu se soigner chez lui, à ce moment, peut-être se serait-il remis... Dès qu'il a été à la station sanitaire de La Tronche où il devait passer trois mois, son état s'est aggravé. La lésion qu'il avait au poumon droit a augmenté au lieu de se cicatriser; mais lui était persuadé qu'il irait mieux au printemps. Mon mari était aux Avenières depuis la fin de décembre. Malgré des soins et le changement de traitement, ses forces ont diminué. Toutefois il s'est encore assis sur son lit la veille de sa mort... Il a été admirable de patience... »

C'est le 24 mars 1919 que Cottet mourait; il avait trente-neuf ans.

La douleur de M^{me} Cottet est sans bornes. Nous tous, les vieux amis de son mari, nous lui envoyons l'assurance que nous garderons pieusement la mémoire du bon camarade et du brave cœur que fut Auguste Cottet.

P. BESSEIGE.
